

Chantal Belfort

Psychanalyste

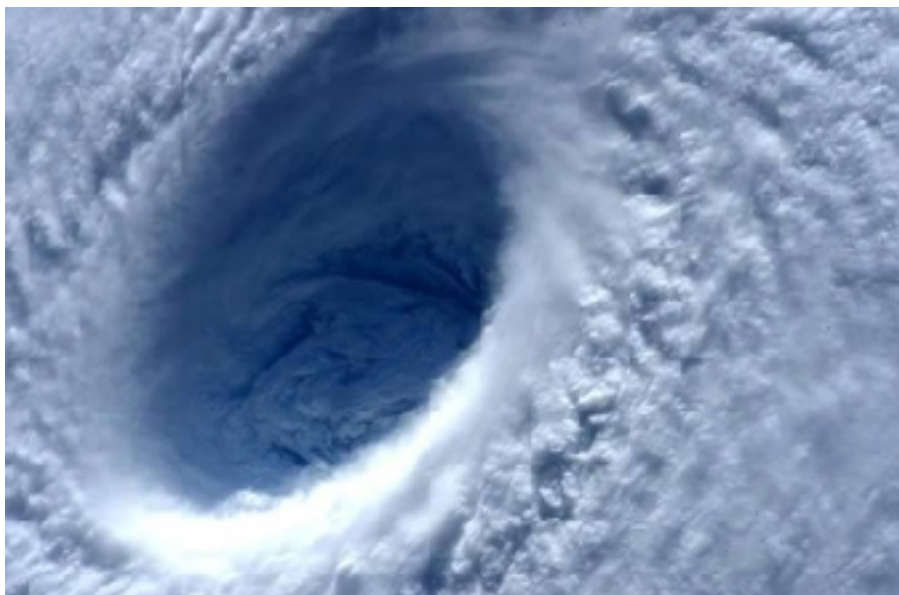


Finitude... et Pire...



Irma, 6 septembre 2017, catégorie 5/5

L'oeil de Patricia 2015, vue satellite



Les intempéries de par le monde semblent s'assembler d'un même enseignement, aussi définitif soit-elle pour l'être humain qui s'efforce souvent à l'arrogance en toutes choses : la finitude. Elle nous colle à la peau, à la vie, à l'être. Elle appartient à notre histoire, à notre vie psychique intérieure. Nous sommes le résultat de notre histoire, d'un semblant qui donne aux sentiments et aux émotions d'être comme un vêtement d'illusion qui fait forcément rapport d'en être de la jouissance, du manque... de la finitude. La nature qui nous environne et nous interpelle brutalement serait l'empêcheur de faire absence de nos pensées et questionnements autour de cette fin, de ce définitif dont nous essayons de faire fit tel un masque ferait écran en vue de l'exclure de notre réel. Il paraîtrait plus efficient voire sécurisant de n'y jamais penser dans une fuite en avant empli d'actions lancées à toute allure et visant à nous remplir pour éloigner de nous cette angoisse. L'angoisse d'un vide fait reflet de la finitude incontournable, inexorable, qui ne peut que nous orienter vers un infiniment petit, l'objet *a* qui tient pourtant une place prépondérante dans notre vie. Ces cyclones, tornades, ouragans revêtent l'indéfectible loi d'en être d'une immensité qui tend vers l'infini quant à leur force, leur durabilité, en dévoilant, en mettant à nu l'impuissance à l'impossibilité de tout contrôler qui fait compagne à la frustration. Ils nous rappellent que l'humain est fondamentalement du désir, mais du manque. Il mène notre vie au gré des actions des éléments extérieurs de la nature, tout autant que de nos réactivations internes. Libre aux détracteurs de porter au déni de leur connaissance l'existence de l'inconscient qui pourtant domine notre vie, nos actions, nous éloignant de l'autonomie dès lors que nous n'en n'avons pas fait extrusion à force de signifiants lâchés inopinément et de façon impromptue, saugrenue, dans les séances de l'expérience psychanalytique. S'il n'est pas possible de plonger au coeur d'un ouragan, pas plus qu'au coeur de son inconscient, ce

premier pourrait être vu comme celui qui pourrait nous faire pénétrer au coeur de nous-même.

Notre chaos intérieur révèle alors des peurs mais surtout des angoisses inhérentes à l'avant - représentations et projections- et à l'après -équilibre/déséquilibre- ouragan. Ce qui est de l'extérieur nous confronte à ce qu'il en est de notre vie psychique intérieure. Et, lors de ces événements climatiques, nous pouvons constater plus encore combien nos réactivités sont construites de nos fragilités internes, de nos structurations psychiques peu ou mal étayées et en mal de l'être. Ainsi donc, dans ces situations climatiques extrêmes (1) va se précipiter hors du Sujet un monde d'angoisses insoupçonnées qui semblent irrationnelles mais qui pourtant appartiennent à son histoire en inconscient et qui peut mener à la névrose voire à la dépression, à la psychose. Ainsi donc voici la confrontation entre le petit et le grandiose, le fini et l'infini, assaisonnés de l'ignorance que le sujet possède de lui-même, misérable possession qui éloigne du questionnement, de l'acte de penser à ne plus seulement subir l'événement en reportant toute responsabilité sur l'autre en dehors de soi, mais à réussir à l'assumer du mieux possible. Ce chaos apparent de l'ouragan qui en fait s'accomplit pour lui d'un équilibre, celui des rapports entre les pressions, les températures, les mouvements tournants, etc... -cela ne rappelle-t-il pas le mouvement de l'adn, de la vie ?- oblige à lever le voile sur l'illusion d'une sécurité qui serait enchaînée à la volonté de contrôle, et qui nous ramène forcément à l'ère pré-oedipienne en manque d'autonomie et toujours assujetti au désir désirant de l'Autre. Nul contrôle sur de tels événements extérieurs, nul contrôle sur notre vie intérieure face au désir, à la jouissance, au manque qui toujours nous dirige vers la finitude s'appartenant de l'essence de notre être. D'être incarné, ne serions-nous donc que de la finitude ? La toute-puissance et l'arrogance font effet de vétilles au coeur du tumulte

de l'impermanence. Elles ne peuvent que tourbillonner de plus en plus vite au fil du temps qui passe sous les attaques émotionnelles tout autant que sous celles des rafales des vents et des fureurs de la houle qui semblent l'expression de l'illimité.

Un ouragan a la capacité de refaçonner un paysage, et, au-delà, de créer les complications quotidiennes que constituent l'absence d'électricité ou d'eau, les inondations rendant inutile tout véhicule. Le paysage, à cet instant, devient un autre, expression de l'éphémère, tandis que l'ouragan continue à cheminer plus loin, toujours plus loin jusqu'à son extinction ou jusqu'à la rencontre d'un autre ou au redémarrage d'un autre. De l'impermanence et de l'éphémère il semble que la nature nous offre l'image d'une permanence à la re-construction toujours, sans geindre, sans se plaindre si ce n'est des grincements de ses troncs gigantesques brisés, cassés, déracinés qui ont chus sans pouvoir seulement ployer sous la force des vents, mais qui toujours repoussent avec le temps. Cette nature, d'une certaine magnificence, du gigantisme touchant à l'infinité ne nous renvoie-t-elle pas à ce que nous sommes pour nous-même, d'une certaine magnificence à être en nous perdant pourtant dans l'errance de la toute-puissance, de la volonté de contrôle ? Ces événements sembleraient du même que l'Autre et seraient à gérer pour ce qu'il est d'une puissance à nous rendre à nous-même, celle de l'équilibre en mouvement des forces psychiques intérieures. Nous sommes des êtres de désir et de jouissance en voie d'évolution qui cherchent à se diriger face à ces situations de la même manière que nous eûmes à le faire de l'autre à l'ère de l'infant confronté à son désir désirant. Le dehors pourrait-il se gérer sans que le dedans ait auparavant trouvé un équilibre quant aux différentes instances constituant l'économie de la vie psychique ? Une personne qui s'identifie de la victimologie, peut-elle se vivre autrement que victime dans ces situations extrêmes ? L'expérience analytique serait possiblement un

rempart aux angoisses diffusées et amplifiées par ces événements extérieurs. Tel dehors renverrait à tel dedans et tel dedans ferait vivre le dehors dans l'apaisement ou le chaos.

Et pire... les représentations que nous avons et portons de l'autre, sur l'autre, autre homme, autre nature, Autre, finitude... pour ce qui concerne celui qui vit la situation insoutenable tout autant que le spectateur derrière son écran ou derrière les mots étalés en première page. Les spectateurs de l'ouragan font légion tant qu'il y a du sensationnel attractif qui permet de nourrir leurs propres représentations et projections morbides et mortifères. Nul réel intérêt pour ces autres qui en ont à se débattre -en tous cas sur le plus long terme-. Cela les sort momentanément d'un certain quotidien obligeant à l'arrêt de la logorrhée et des actions vécues en accéléré, d'un instant figé qui pourtant pourrait ouvrir au questionnement, mais qui plutôt les plonge au cœur de leurs propres angoisses. Il y a ceux, indifférents qui disent ne pas prêter attention ou d'importance à ces événements, dont ils sont néanmoins au courant faisant rupture, de manière inopinée, avec le déni qu'ils auraient aussi voulu perpétuer : la finitude est histoire de tous. Il y en a certains, nantis, possédant le pouvoir, pensant posséder tout pouvoir, d'une toute-puissance crue sans limite, qui du haut de leur grandeur s'autorise à énoncer que ceux qui n'ont plus rien (3) doivent seulement prouver qu'ils sont capables de reconstruire tous seuls sans rien de plus que leurs bras et leurs yeux pour pleurer les morts et disparus et déjà oubliés... Mais ils en sont aussi et cette forme d'agressivité coercitive pour des victimes ne les en protégera pas. Peut-être l'humanisme, la compassion absentifiés aujourd'hui de la pensée et de la parole, étaient-ils des moyens d'adoucir cet incontournable.

La Terre Mère est celle qui nous rappelle ce que nous sommes au-delà des illusions tissées au fil du temps telle une trame qui ferait voile de la réalité, des humains. A générer et nourrir nos représentations adaptées non au réel mais à notre imaginaire prolix de nos seules fragilités émotionnelles, la réalité se voit déformée et se trouve lue comme à travers un kaléidoscope et, ainsi donc, il en est de la déchiffrer pour chacun au même titre que notre inconscient est à démasquer. La nature magnifie ses capacités par l'expression de ces réveils brutaux, ouragans, séismes, tsunamis, volcans... Il y en eût avant et il y en aura après. Et là est bien la faille qui fait fragilité : être dans l'attente -mais souvent du pire- qui réactive l'attente archaïque. Etre dans l'état d'attente d'une tempête, d'un ouragan préalablement annoncés, fait se cultiver, se nourrir un autre ouragan, celui fait de l'émotionnel faisant lien des représentations et des projections dont l'homme s'assujettit (2). Cela pourrait concourir à nous ramener au simple, en recherche d'un équilibre intérieur à en être de l'être ou juste continuer à chuter et se relever sans se questionner. Quelles difficultés, combien d'obstacles nous donnons-nous à entretenir pour résister à extraire de soi illusions et ignorance, à nous mettre au calme avec les tourmentes de notre chaos psychique intérieur, faute de structuration à l'ère infantile. Elles sont le fruit de nos émotions et de nos représentations et projections autour du désir, de la jouissance, du manque, de la finitude. L'expérience analytique nous en témoigne dès lors que nous en atteignons sa fin à force, non de contrôle ou de toute-puissance, mais bien de lâcher sans contrôle aucun les chaînes de signifiants qui conduisent forcément et enfin le Sujet à la maturation psychique intérieure. De notre volonté de toute-puissance, d'absolu à vouloir tout maîtriser ou dominer, soi ou l'autre, tout croire connaître, **il** ne peut en rester qu'un questionnement qui nous conduise à continuer à cheminer à côté de la puissance de la

nature, de la Terre Mère. Peut-être pourrions-nous alors nous accepter sereinement de la finitude, autant que de l'incomplétude, en appartenant à un infini qui ne peut que nous grandir si nous apprenons à nous nourrir de l'apaisement donné par la reliance, au questionnement qui aussi fait impermanence dans sa quête de la vérité (aleteya), mais aussi très certainement à la foi. Devant les éléments démesurément puissants et incontrôlables, la reliance à eux passent aussi par celles issues de la foi aux esprits, à l'Eternel. Loin de vouloir s'éloigner de l'incommensurable, il s'agirait alors de s'y relier pour se remettre à sa juste place qui serait simplement celle de l'autonomie nécessaire à gérer cet extérieur qui nous continue à nous dépasser, et pourrait nous apporter de grandir si nous nous arrêtons à son enseignement éternel, de l'Eternel pourrais-je dire.

- (1) Mais au même titre qu'avec le terrorisme, les prises d'otages, les attentats, les accident... les harcèlements, les viols, les incestes...
- (2) Après le passage d'Irma qui a dévasté St Martin (septembre 2017), dans l'attente de Maria beaucoup moins fort même si classé aussi ouragan catégorie 5, l'ampleur des émotions résultat des représentations, projections et attentes du pire vécu avec Irma, a pris les proportions d'un ouragan énergétique s'alourdissant au fil du temps jusqu'au confinement protecteur des événements et l'atténuant lors du sommeil empli de rêves.
- (3) En septembre 2017 Maria a dévasté La Dominique et Porto Rico. Cette dernière est soutenue par les Etats-Unis.